Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 14 (1984)

Heft: 1

Rubrik: Des hommes des femmes de l'histoire : une dame en rose et les ruines d'un château

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sant une tente — abritait toutes sortes d'objets hétéroclites pris dans la maison. Sur une ficelle tendue entre deux arbres roulait le petit tram aérien. Il y avait aussi le ballon captif se balançant au bout de son fil, attendant de crever... Le Village Nègre était représenté par ma seule poupée noire, ma chère Topsy. Nous nous amusions bien à arranger tout cela et naturellement nous appelions les grandes personnes pour visiter notre exposition miniature.

A part ces jeux, eh bien! nous causions déjà beaucoup; ce qui donnait lieu parfois à de violentes querelles. Nous ne nous disputions jamais pour un jouet ou une friandise: c'était des disputes d'idées, d'opinions. Ma mère s'attristait outre mesure de nos querelles et nous les reprochait, ne comprenant pas que c'était les joutes de deux jeunes esprits vifs et combatifs. (Mais où était la psychologie enfantine à cette époque-là?) Et puis nous chantions à deux voix nos chants d'école, chants populaires ou cantiques du culte familial. Parfois, nous les mimions avec malice. Ainsi ce petit cantique:

Je voudrais être un ange
Un ange du Bon Dieu
...
J'aurais une couronne
Aux mains la harpe d'or...

Tout en chantant, nous courions (ou volions) en agitant les bras tout autour de la table de la salle à manger en essayant de figurer la couronne et la harpe! Thédo avait déjà beaucoup d'humour.

Le temps passait et nous avons grandi. Nous ne jouions plus ensemble et nous ne nous disputions plus. Mais nous causions et nous échangions nos lectures. Une fois, lors de vacances, nous avions écrit un petit roman à deux voix, chacun écrivant à son tour sur son personnage. C'était un simple exercice de composition et ça n'avait aucune valeur. Je ne l'ai pas conservé. Quant à mon frère, son orientation d'esprit se dessinait clairement. C'était la musique, le piano: un passionné de Beethoven. Et c'était surtout la littérature. Son maître était Flaubert. Il avait une grande admiration pour sa Correspondance. Lors de sa première année (hélas la seule!) en faculté de Lettres, il avait présenté un travail sur Flaubert qui fut remarqué par son professeur Bernard Bouvier. Je possède d'ailleurs encore ce cahier manuscrit.

Cependant, ce joyeux garçon plein de vie, plein de promesses, nous fut enlevé brutalement par une chute en montagne, à l'âge de dix-neuf ans. Je n'avais plus de frère.

Sara Brocher

Paris au fil du temps

Annette Vaillant

En attendant le bus

Jadis, comment les braves gens se déplaçaient-ils? Eh! bien, ils allaient à pied, tout simplement. On ne pense pas tous les jours, quand on s'impatiente à l'arrêt du bus, que l'idée de voitures publiques circulant à travers la ville suivant un itinéraire déterminé, c'est à Blaise Pascal qu'on la doit. En 1661, alors qu'il écrit *Le Mystère de Jésus,* Pascal imagine «pour les pauvres» le service des carrosses à six sols qui eut une vogue d'assez courte durée (1661–1677) en raison des difficultés qu'offraient les rues trop étroites et surtout de l'erreur psychologique qui consistait à en interdire l'accès «aux laquais, soldats, pages et autres gens de livrée, même les manœuvres et gens de bras»... Sur la Seine circulaient cependant galiotes et coches d'eau, précurseurs des bateaux-mouches revenus à la mode pour la joie des touristes actuels. La RATP[1] retrace dans un vaste hangar de son dépôt, vers la Porte de Clignancourt, l'histoire des transports parisiens. Le clou de cette exposition est — à la portée des visiteurs qui peuvent tourner tout autour — un authentique omnibus *Madeleine-Bastille* mis en service en 1878. Ce modeste vétéran est une solide relique dont les roues en bois cerclées de fer martelèrent les pavés de pierre. L'entreprise de Pascal avait devancé de plus d'un siècle et demi les futurs transports en

[1] Régie autonome des transports parisiens.

Des hommes des femmes de l'histoire

Louis-Vincent Defferrard

Une dame en rose et les ruines d'un château

N'allez pas croire que c'est là le titre d'un roman policier ou d'un livre gentiment sentimental.

Les ruines encore fières du château se reflètent bel et bien dans les eaux paisibles du lac de Gruyère. Il y a quelques décennies elles dominaient de plus de cinquante mètres le cours tourmenté de la Sarine. Depuis, le barrage de Rossens a créé le lac et fait du château de Pont-en-Ogoz et de la chapelle Saint-Théodule une petite île romantique où paissent quelques chèvres.

C'est au pied de ces deux tours jumelles qu'a commencé ma passion pour les vieilles pierres, leur histoire et celle de ceux qui vécurent ou passèrent là. Je crois bien que le beau comte Michel de Gruyères et les seigneurs de Pont avec leurs gentes dames et damoiselles furent les premiers héros dont, collégien, j'imaginais la vie, les prouesses et les... grandes amours.

J'ai dû compulser des documents, de vénérables et souvent poussiéreuses archives, étudier les parchemins, consulter les livres dits savants. Le plus clair résultat de ces efforts a été de ternir ma vision juvénile, de m'obliger à voir que toutes les dames du temps jadis n'étaient pas merveilleusement belles et sans taches, que tous les nobles ne furent pas chevaleresques, hardis et généreux défenseurs des veuves et des orphelins. Force me fut aussi de constater que trop d'habitants du bourg — que l'on appelait alors la ville de Pont — n'avaient droit ni aux libertés élémentaires ni même à ce simple bonheur de se savoir en sécurité et de posséder une suffisante réserve de blé dans les greniers.

Mais, allez-vous me demander, et cette dame en rose? Patience, elle va arriver mais avant il faut que je vous dise, car cela est nécessaire, que le premier seigneur de Pont fut cet Ulrich témoin de la fondation de l'abbaye d'Humilimont en 1137. Trois siècles plus tard ses derniers descendants ne possé-

commun: *Dames Blanches, Béarnaises, Ecossaises,* précédant elles-mêmes les *Gazelles* et les *Excellentes* du Second Empire. On était encore loin des lourds tramways à vapeur dont je garde au fond de ma mémoire une image assez effrayante: grosses machines à deux étages qui avançaient dans un grondement de ferraille. Du brouillard qui enveloppe les premiers souvenirs, se détache le wattman debout — silhouette immobile et noire — qui appuyait de son pied sur un timbre. A l'intérieur, une odeur de poussière chaude vous prenait, l'hiver, à la gorge. Un peu plus tard, c'est le petit tram jaune: boulevard Malesherbes il s'arrêtait juste devant chez nous, et la receveuse (une femme parce que c'était la guerre) en descendait puis levait le bras pour hisser la perche du trolley qui, dans la nuit, en touchant le câble, lançait de grandes étincelles bleues. Nous les regardions par la fenêtre. Je crois qu'aucun engin ne saurait me donner une impression de vitesse grisante aussi vive que le petit tramway à baladeuse, tiré par des mules sur la route de Fontarabie, au loin de mon enfance, et dont les stores claquaient dans le vent ensoleillé. Que n'ai-je pu pratiquer l'omnibus, dont le receveur tirait, de sa plate-forme, au moyen d'une longue cordelette, la jambe du cocher engoncé, pour faire stopper les percherons! Il n'y a pas si longtemps, on pouvait voir, au coin de rues à la perspective un peu raide, l'emplacement — marqué par une borne — qui était autrefois dévolu aux «chevaux de renfort». Victor Hugo, vieux monsieur alerte, parcourait une ville lumière encore éclairée de réverbères timides et doux. Le 3 janvier 1878 (il habitait alors 21, rue de Clichy) il écrit à M. Berthier, président-directeur de la Compagnie générale des omnibus: «Monsieur, je fréquente habituellement deux lignes: les tramways de l'Etoile au Trône, et des Batignolles au Jardin des Plantes... Je voudrais que ces 500 Fr. fussent distribués par vos soins aux conducteurs et cochers de l'Etoile au Trône et des Batignolles au Jardin des Plantes. Ce n'est rien comme offrande, c'est peut-être quelque chose comme exemple. Je serais heureux d'être imité...» Pluies d'automne, grêle d'avril, le cocher rougeaud d'omnibus s'abritait, vers 1900, sous son chapeau à larges bords. Chapeaux en cuir bouilli aussi, mais hauts de forme, et blancs, des cochers de fiacre à redingote beige. Cocarde de soie sur les huit-reflets des valets de pied de grande maison, qui sautaient, agiles, pour ouvrir la portière des coupés vernis à bandages pneumatiques, souples sur les pavés de bois. Les vieux pavés, déchaussés, servaient alors de fumeux combustible à quelques indigents honteux qui les ramassaient à la nuit. Faut-il vraiment verser un pleur sur cette époque? Une photo de Paris nous montre, juste avant 1914, dans une «artère à circulation intense» (elle nous paraît presque déserte) des piétons traversant en tous sens et des petits hommes en casquette attelés à des charrettes à bras. Avant 14... Taxis rouges et cuivre — les premiers G7 Renault — ils allaient bientôt, envoyés au combat par Galliéni avec une cargaison de soldats pour sauver la capitale — entrer dans l'histoire: «les Taxis de la Marne»...

A. V.

---

daient plus aucun droit seigneurial sur les terres ancestrales. En 1482, Fribourg acheta, pour la somme de 16 000 florins de Savoie, le château, le bourg et les villages en dépendant et en fit un baillage avec droit de basse justice s'exerçant à Farvagny-le-Grand.
On pourrait donc croire que disparut ainsi la famille de Pont. Ce serait ne pas compter avec une véritable résurrection, œuvre au tournant du XVIIIe siècle d'une femme que les historiens les plus sévères jugent «intelligente, poète, écrivain de talent, peut-être vaniteuse, en tout cas ambitieuse et... fort jolie». Ce qui ne gâte rien. Fille du pasteur Barthélémy Burnand, Louise, familièrement appelée Lisette, naquit à Lucens en 1751. A vingt-deux ans elle épousa Jean-Isaac Wullyamoz, officier au régiment d'Erlach. Une situation qui permit à sa jeune femme d'être reçue à la Cour de France, d'Angleterre et de Hollande.

Mme Wullyamoz, veuve à 39 ans, n'a plus alors qu'une raison de vivre: son très jeune fils, Alphonse. Ambitieuse, on l'a beaucoup répété, elle rêve pour lui, en dépit des drames de la Révolution française, d'un rang dans la noblesse. Sans fortune, réfugiée à Vienne, elle se bat jour après jour avec un magnifique courage pour lui donner une brillante et solide éducation.
Elle arrive à «prouver» que son mari descend des sires de Pont lesquels possédaient au XIIe siècle, un fief à Aran, dans la commune de Villette. Devenue officiellement «baronne de Pont-Wullyamoz», elle fait admettre Alphonse à l'Ecole des Pages où n'entrent que les fils des familles aristocratiques.
Ses efforts, son dévouement, seront récompensés puisque Alphonse de Pont-Wullyamoz deviendra secrétaire de légation puis secrétaire privé de Metternich, le célèbre ministre autrichien des affaires étrangères qui, avec le tsar de Russie, régla le sort de l'Europe en 1815.
Maintenant si vous voulez en savoir plus sur cette femme étonnante dont on devrait parler davantage je vous conseille de lire l'ouvrage de René Burnand «L'Histoire de la Dame en rose», 200 pages qui font revivre une période agitée et passionnante de l'histoire européenne et romande.

L.-V. D.